

PRÉFACE

LAURENT BOUBY¹

Pour commencer par un clin d'œil à la bande dessinée qu'il apprécie, on pourrait dire que Philippe Marinval est tombé tout jeune dans la potion de l'Histoire naturelle. Son enfance passée dans le Quartier Latin de Paris, rue Linné, à deux pas du Muséum National d'Histoire Naturelle, à parcourir les allées du Jardin des plantes et arpenter les galeries d'Anatomie comparée et de Paléontologie au contact des chercheurs d'alors, ce grand-père qui pendant la dernière guerre était le soigneur de l'éléphant de la Ménagerie, ont dû peser dans son choix d'entreprendre des études d'archéologie, de s'orienter vers la recherche sur les pratiques d'utilisation des plantes par l'homme, puis de dédier sa carrière à démêler ces « Histoires d'Hommes, Histoires de plantes », pour reprendre le titre d'un ouvrage qu'il a dirigé en 2001 en hommage à son prédécesseur Jean Erroux.

Pour ce faire, Philippe Marinval a débuté l'archéologie encore enfant et s'est spécialisé dès le tout début des années 1980 dans l'étude des graines et fruits archéologiques, modestes témoins de pans fondamentaux des économies et des imaginaires des sociétés passées. À la différence de l'étude du pollen et de celle des charbons de bois, alors émergente sous le nom d'antracologie, notamment autour de J.-L. Vernet à l'université de Montpellier, l'étude des graines et fruits était alors le parent pauvre d'une archéobotanique française qui ne se désignait pas encore sous ce nom. Cette spécialité était pourtant bien implantée en Europe du Nord ou au Proche-Orient mais la France ne connaissait encore que des expériences quelque peu sporadiques. Il serait certes un peu grandiloquent de présenter P. Marinval comme le père de la carpologie française, certainement un peu exagéré aussi. Mais il faut reconnaître

qu'il a joué un rôle clé pour imposer ce champ disciplinaire sur la scène nationale, en promouvant ce terme de carpologie tout d'abord, et surtout en multipliant les études sur des sites archéologiques aux quatre coins du territoire.

Après quelques expériences pionnières et isolées, comme les études de C. et J. Cotte (1906) en Provence, ou de P. Guinier (1908) sur les sites lacustres du lac d'Annecy, quelques incursions d'illustres archéobotanistes étrangers, comme H. Helbaek (Taillet 1955) et M. Hopf (1967), le premier scientifique à conduire des études carpologiques de façon régulière a été Jean Erroux, à partir des années 1960. Mais il s'agissait pour ce dernier d'une deuxième partie de carrière, après un passé d'agronome en Afrique du Nord (Marinval 2001). Et Jean Erroux faisait essentiellement de l'identification taxonomique ; l'heure n'était pas encore au développement de méthodes spécifiques pour l'acquisition et la quantification des graines et fruits. La première chercheuse engagée par le CNRS pour exercer cette spécialité, Karen Lundström-Baudais, était largement impliquée dans la mise au point et l'application de ces méthodes dans les années 1980. Les recherches qu'elle a initiées étaient de premier plan en Europe mais essentiellement concentrées, dans un premier temps, sur le riche patrimoine des sites lacustres néolithiques du Jura et des Alpes (Lundström-Baudais 1982). Georges Willcox, qui intégra un peu plus tard le CNRS, étudiait exclusivement les débuts de l'agriculture au Proche-Orient (Willcox 1991).

P. Marinval est allé acquérir sa formation aux méthodes toutes neuves de la carpologie dans les meilleurs laboratoires européens de ce début des années 1980, en particulier auprès de Maria Hopf,

1 Institut des Sciences de l'Évolution de Montpellier (ISEM). Université Montpellier, CNRS, EPHE, IRD.

à Mayence, Corrie Bakels, à Leiden et Willem van Zeist à Groningen. Tout de suite il a eu la volonté de faire progresser ces méthodes, en testant les effets de diverses techniques de tamisage ou l'application de la radiographie à l'identification des semences, et surtout de les promouvoir à large échelle, en intervenant sur de nombreux chantiers, dans le Centre, l'Ouest, le Sud de la France, la Corse. Sur des sites pré- et protohistoriques, essentiellement ; la limite était effectivement chronologique. Il faut dire que ces premiers pas se sont rapidement effectués en compagnie de Marie-Pierre Ruas, avec qui il formait un couple et un binôme. P. Marinval a créé un petit laboratoire de carpologie grâce à l'hospitalité d'Arlette Leroi-Gourhan qui l'a accueilli au laboratoire de palynologie du Musée de l'Homme, à Paris. L'activité s'est développée par la suite avec M.-P. Ruas qui s'est attachée à développer la carpologie sur les périodes historiques.

La volonté d'adopter une perspective très large est manifeste chez P. Marinval dès son travail de diplôme – équivalent d'une maîtrise de l'époque, d'un master 1 aujourd'hui – dirigé par Paul Courbin à l'EHESS (Paris) en 1983. Il s'agissait, rien de moins, que de faire le bilan et la synthèse de l'ensemble des études et découvertes de graines et fruits archéologiques en France, du Mésolithique à la fin de l'âge du Fer. Ce travail a par la suite été publié aux éditions du CNRS (Marinval 1988a). Nombreux sont ceux qui ont pris cet ouvrage pour la publication d'une thèse. Mais sa thèse, P. Marinval la réalisera sur le Sud de la France, toujours à l'EHESS mais sous la direction de Jean Guilaine (Marinval 1988b). Ce dernier avait, déjà auparavant, attiré le jeune carpologue sur ses terres languedociennes. La collaboration amorcée sera longue et fructueuse, P. Marinval intervenant sur la plupart des chantiers de J. Guilaine, en France et en Italie, puis sur ceux des membres de son équipe. Il développe aussi en même temps un nouveau terrain d'étude sur la façade atlantique de la France alors quasi vierge de données carpologiques.

La longue durée est toujours de mise dans cette thèse, qui couvre un champ chronologique similaire à celui du diplôme. Dans le Sud-Est de la France, P. Marinval s'installe sur un terreau propice au développement de la carpologie, car sensibilisé et préparé par les activités préalables de J. Erroux. Mais il va étudier de nombreux nouveaux sites pour cette thèse. Il va surtout conduire des analyses approfondies, en multipliant les échantillons, sur des gisements comme Font Juvenal (Conques-sur-Orbiel, Aude) ou l'Oppidum du Marduel (St-Bonnet-du-Gard, Gard). Pour la première fois dans le Sud de la France, la carpologie s'intéresse aux adventices des cultures

et aux techniques agraires. Il propose une méthode morphométrique pour distinguer pépins de vigne sauvage et de vigne domestique.

Ce travail livre le premier tableau complet de l'évolution des ressources végétales et de l'agriculture couvrant toute la Préhistoire récente et la Protohistoire. Celui-ci reste d'ailleurs largement valable aujourd'hui encore. Ainsi, plus de trente ans après sa soutenance, on déplore toujours que cette thèse n'ait pas été publiée, hormis quelques articles qui n'ont fait qu'effleurer son contenu (Marinval 1993a). Ceci apparaît d'autant plus regrettable concernant la partie de la thèse dédiée au Néolithique, période qui ne bénéficie toujours pas d'une publication carpologique de synthèse dans le Sud de la France. P. Marinval continuera par la suite de sa carrière à se consacrer à l'étude Néolithique mais sa thèse a marqué une étape majeure dans cette tâche.

En 1990, P. Marinval intègre le CNRS ; il déplace le laboratoire de carpologie au *Centre d'Anthropologie* de Toulouse, dans l'équipe dirigée par J. Guilaine. Dès lors il consacre une part importante de son temps et de son énergie à une activité qui lui est chère : la formation des étudiants. Cela passe par l'enseignement de l'archéobotanique, bien sûr, à l'antenne de l'EHESS de Toulouse tout d'abord, pendant de longues années, puis à l'Université Paul Valéry, après sa mutation au sein de l'unité *Archéologie des Sociétés Méditerranéennes*. Enseignement sous forme de cours mais aussi sous forme de stages. À l'époque de l'essor de l'archéologie préventive, alors qu'un nombre croissant de jeunes acteurs cherchent à déployer efficacement sur le terrain les nouvelles méthodes bioarchéologiques, l'École de terrain en carpologie, qu'il a animé à Carcassonne au début des années 1990 avec M.-P. Ruas, a permis à de nombreux archéologues de découvrir la carpologie et les conditions de son application sur les fouilles et en laboratoire.

L'enseignement pour P. Marinval, c'est surtout l'échange, avec les étudiants et avec des collègues invités. Dans la pure tradition de l'EHESS, il organisera de nombreux séminaires, à Toulouse, puis à Montpellier, réunissant des intervenants venus d'horizons très variés, archéobotanistes, archéologues, bien sûr, mais aussi historiens, anthropologues, biologistes... Les sujets sont tout aussi divers, centrés autour de thématiques archéologiques (l'âge du Fer, les structures de stockage), de zones géographiques (le monde égéen, la Sardaigne) ou, par exemple, de plantes emblématiques (la vigne, l'olivier). Certains de ces séminaires donneront lieu à la publication d'ouvrages collectifs, comme celui

consacré aux plantes à huile (Sigaut *et al.* 2005) ou celui traitant de l'olivier (Marinval 2005).

La formation passera aussi, naturellement, par l'encadrement d'étudiants. P. Marinval a dirigé finalement peu de thèses, celles de Fragiska Megaloudi, de Florian Jedrusiak et la mienne. Il a en revanche initié de nombreux étudiants à la carpologie, en les encadrant au niveau du master. Et il faut souligner que plusieurs d'entre eux ont réussi à poursuivre dans cette voie professionnelle, dans le domaine de l'archéologie préventive en particulier, à l'Inrap (Marie-France Dietsch, Bénédicte Pradat, Manon Cabanis, Frédérique Durand), mais aussi à l'université, au Canada, pour Manon Savard. L'ambiance était chaleureuse et accueillante pour les jeunes étudiants dans le petit laboratoire de carpologie de la Rue du Taur, à Toulouse, puis dans celui, un peu plus grand, des Allées Jules Guesde.

Sur le plan de la recherche, P. Marinval continuera après son recrutement au CNRS à creuser les thèmes de son début de carrière mais il abordera également diverses nouvelles questions et zones d'études, affichant un goût certain pour défricher de nouveaux terrains ou reprendre des sujets un peu délaissés. Il va ainsi faire le point sur des plantes cultivées qui n'avaient encore que peu attiré l'attention des archéobotanistes et archéologues. Je pense ici en particulier aux millets. Il consacre une étude à l'arrivée et à l'essor en France de ces petites céréales (Marinval 1992) dont on va reconnaître le rôle fondamental dans l'agriculture protohistorique et qui par la suite susciteront de nombreux travaux en Europe. Pour ses nouveaux terrains il choisit des régions jusqu'alors peu investies par la recherche archéobotanique. J'invoquerais seulement ses travaux sur la Grèce antique (Karali *et al.* 2008) ou sur le Maroc néolithique (Ballouche, Marinval 2004).

Il ouvrira par ailleurs des sujets importants, notamment l'approche par la carpologie des graines et fruits utilisés dans le cadre des rituels funéraires en Gaule romaine (Marinval 1993b, 2004). Un autre dossier qui l'occupera de façon récurrente au cours de ces trente dernières années est l'archéologie du pain, qu'il abordera, selon ses habitudes, avec une focale chronologique et géographique très large (Marinval 2008). Pour faire parler les vestiges, souvent très fragmentaires de pains et galettes archéologiques, P. Marinval s'entourera de multiples collaborations afin de développer des approches innovantes sur le plan méthodologique, faisant appel à la microscopie électronique ainsi qu'à l'analyse chimique (Lannoy *et al.* 2002).

Pour conclure et résumer cette traversée rapide des recherches conduites par P. Marinval depuis une quarantaine d'années, je crois que ce ne serait pas lui faire offense de relever que le développement méthodologique, l'étude itérative de nombreux échantillons, les analyses quantitatives, s'il les a régulièrement pratiqués, ne sont pas les domaines qui le stimulent le plus. Pour lui, la carpologie est plutôt un tremplin pour voyager par la pensée, explorer de nouveaux espaces scientifiques, croiser d'autres disciplines et interroger différemment ces modestes restes végétaux. C'est en tout cas un enseignement de liberté que je retiendrai avant tout de toutes les années que j'ai passées à apprendre et à travailler auprès de Philippe, le besoin de changer régulièrement de perspective.

Cet appétit dont il a fait preuve au fil de sa carrière a été un moteur puissant pour aider la carpologie à se faire un nom en France, mais aussi pour que les recherches conduites dans notre pays acquièrent la reconnaissance au niveau international. L'organisation en 1998 à Toulouse, en collaboration avec George Willcox, du 11^e colloque de l'IWGP (International Work Group for Palaeoethnobotany) peut être choisie comme marque symbolique de ce progrès. Pour la première fois, ce grand rassemblement triennal de la communauté internationale des archéobotanistes était effectivement organisé dans un pays du Sud de l'Europe.

Aujourd'hui, la publication des actes de ces 13^{es} Rencontres d'Archéobotanique fournit l'occasion parfaite pour rendre un hommage précoce au parcours scientifique de P. Marinval. La réunion des carpologues œuvrant en France, le contexte mêlant communications scientifiques formelles, discussions et activités annexes dans un cadre atypique, hors du milieu académique formaté, la diversité des sujets abordés dans cet ouvrage, bien sûr, et plus encore la thématique générale, « Carpologie et interdisciplinarité », tout cela semble faire écho au travail et à la personnalité de Philippe.

BIBLIOGRAPHIE

Ballouche, Marinval 2004 : BALLOUCHE A., MARINVAL P., Données palynologiques et carpologiques sur la domestication des plantes et l'agriculture dans le Néolithique ancien du Maroc (site de Kaf Taht El-Ghar). *Revue d'Archéométrie*, 27, 2004, p. 49-54.